

Les hécatombes dans l'armée française en 1914: les raisons ?

Dimitry Queloz : *De la manoeuvre napoléonienne à l'offensive à outrance. La tactique générale de l'armée française. 1871-1914.* Paris, Economica, 2009. 564 pp.

La thèse de Dimitry Queloz, soutenue en 2006 à l'Université de Neuchâtel, obtient la mention *Summa cum laude*; elle éclaire une des grandes questions de l'histoire militaire: comment l'armée française en est-elle arrivée en 1914 à entrer en guerre avec une tactique générale des grandes unités outrancièrement offensive et manoeuvrière, qui va provoquer de lourdes pertes au début de la guerre, elle qui, à la fin du Second Empire, célébrait le culte des «bonnes positions» et qui, au début de la III^e République, pratiquait la défensive et se montrait respectueuse du feu?

Une des causes de la défaite de la France en 1870, c'est une aversion de la majorité des cadres de l'armée envers toute forme de littérature et d'activité intellectuelle, le maréchal Mac-Mahon se disant même prêt à éliminer de la liste d'avancement les officiers dont il a vu le nom apparaître sur la couverture d'un livre! Renouveau intellectuel après la défaite! L'Ecole supérieure de guerre, créée en 1876, doit corriger cette grave lacune et combler le retard par rapport à l'armée allemande. Elle développe la doctrine dite de la *manoeuvre napoléonienne* qui reste en vigueur jusqu'à la veille de la Première Guerre mondiale, même si elle est mal comprise et fortement critiquée à partir du début du XX^e siècle. Cette doctrine est remplacée quelques mois seulement avant le début des hostilités par une nouvelle, que l'histoire a retenue sous le nom d'offensive à outrance.

L'offensive et la «manoeuvre napoléonienne»

Sous l'impulsion d'officiers-penseurs-enseignants, comme Jules Louis Lewal, L. Maillard, Henri Bonnal, Maxime Cherfils, Hippolyte Langlois et Ferdinand Foch, se développent une méthode historique fondée sur une analyse biaisée des campagnes napoléoniennes et de la guerre de 1870, ainsi qu'une «méthode positive» débouchant sur une théorie de la *manoeuvre napoléonienne* qui prône l'offensive, la bataille en tant que lutte entre deux volontés opposées, l'attaque décisive, la prépondérance du chef et du moral. Cherfils défend la suprématie du choc sur le feu; Langlois, qui développe pourtant la doctrine d'emploi du fameux canon de 75, accorde la prépondérance aux facteurs moraux, reléguant le feu au second plan; Foch manifeste une tendance à l'offensive à outrance, allant jusqu'à soutenir que, «plus on est faible, plus on attaque». On privilégie la mission, qu'il faut remplir coûte que coûte, par rapport à l'appréciation de la situation, la *Beurteilung der Lage* de la *Kriegsakademie* de Berlin.

Ces penseurs – on peut adresser le même reproche au commandement de l'armée – ne font pas la différence entre les différents niveaux de la tactique et ne les distinguent pas de la stratégie. En effet, le combat d'un bataillon n'est pas celui d'un corps d'armée en plus petit!

Ardant du Picq, dont les oeuvres sont publiées dans la seconde moitié des années 1870, a une forte influence sur l'Ecole de la *manoeuvre napoléonienne*; il atteint au sommet de sa notoriété vers 1900. Sa pensée s'articule autour de l'importance des forces morales, de la puissance de feu et de la manoeuvre, conséquence de la puissance de feu. «L'homme ne va pas au combat pour la lutte, mais pour la victoire. Il fait tout ce qui dépend de lui pour

supprimer la première et assurer la seconde.» Ardant du Picq définit une tactique qui accorde une importance prépondérante au feu et rejette le choc des masses.

En 1895, la théorie de la *manoeuvre napoléonienne* devient la doctrine officielle de l'armée française, mais il existe d'importantes divergences entre les penseurs de l'Ecole de guerre, dont les conceptions évoluent jusque dans les années 1900, et dont les disciples ne se montrent pas forcément *orthodoxes*. Avec la révolution dans l'artillerie et l'apparition de la poudre sans fumée, certains contestent la théorie développée à l'Ecole de guerre. Un Lucien Cardot mise tout sur les facteurs moraux, donc la vitesse et le choc: «Vaincre c'est avancer! Avancer c'est vaincre!». Les thèses, peu connues, d'un Philippe Pétain verront leur justesse confirmée au moment de leur application pendant la Première Guerre mondiale. Vers 1900, il apparaît que les bases historiques, sur lesquelles s'appuie l'Ecole napoléonienne, sont sans valeur réelle... Il y a un véritable *bouillonnement* chez les penseurs militaires français entre 1900 et 1914, et la pensée militaire française se caractérise par son éclatement. Les penseurs militaires français n'ignorent pas les progrès techniques, ils manifestent une attitude réaliste face à la mitrailleuse ou à la nouvelle Arme, l'aviation, mais il n'en va pas de même au niveau de la troupe.

En revanche, le commandement ne tire pas toutes les leçons des conflits récents, en dépit d'études poussées, dont on ne conclut toutefois rien en raison des querelles de chapelles et du manque de centralisation du pouvoir. La Première Guerre mondiale montre, par exemple, à quel point – au début du moins – la fortification de campagne est peu populaire et non maîtrisée par l'armée française. La doctrine offensive joue un rôle important dans le retard pris dans l'artillerie lourde; celui-ci remonte également à la très grande qualité du matériel léger et de la doctrine d'engagement, notamment la fameuse pièce de 75... Des problèmes budgétaires, la mauvaise organisation des services, les trop rares appels à l'industrie privée empêchent une production suffisante et la mise au point d'une doctrine d'emploi claire des nouveaux matériels. Quelle est l'attitude des militaires français face aux armes et aux matériels nouveaux? L'historiographie a mis en évidence leur rejet du modernisme, une affirmation qui doit être très sérieusement nuancée. Ce sont surtout des facteurs structurels, économiques, démographiques qui freinent le développement d'innovations pourtant acceptées avec enthousiasme par la plupart des penseurs. C'est, en revanche, la troupe qui se montre plus rétrograde.

Pas d'unité de doctrine...

Les structures multicéphales du haut commandement voulues par le pouvoir politique, l'absence d'un véritable centre doctrinal après 1900 empêchent le choix d'une doctrine unique et claire. L'Ecole supérieure de guerre ne se trouve en concurrence ou en confrontation constructive, ni avec un ministère de la Guerre dont les têtes ne font que passer, ni avec l'Etat-major général, très cloisonné par arme et par service. L'Ecole a d'autant plus d'impact qu'elle forme chaque année des dizaines de stagiaires. Toutefois, à partir du début du XX^e siècle, après le départ de la première génération d'enseignants, elle perd de son aura, la *manoeuvre napoléonienne* est critiquée.

Les cadres de l'Ecole supérieure de guerre sont libres de penser et de parler, dans la mesure où ils ne contestent pas le régime politique ou la hiérarchie militaire; il y a donc différentes chapelles dans l'Ecole de la *manoeuvre napoléonienne*. De plus, d'autres courants de penser apparaissent à partir de 1900. Le trio Pétain, Debeney, Maud'huy montre bien les divergences qui existent entre les cours de l'Ecole supérieure de guerre et la doctrine contenue dans les

règlements. Ceux-ci sont par ailleurs nombreux et manquent de cohérence. De plus, ils sont appliqués de manières très différentes selon les Grandes Unités et les corps de troupe, puisque les commandants des corps d'armée et les colonels jouissent dans ce domaine d'une grande indépendance. Il ne suffit donc pas d'analyser les règlements pour déterminer la manière dont l'armée combat réellement!

La doctrine de l'«offensive à outrance»

L'armée française manifeste un esprit offensif depuis la défaite de 1870, et l'attrait pour les forces morales date de cette époque. Les penseurs de l'Ecole napoléonienne, entre autres un Foch, transmettent à la génération du colonel de Grandmaison la croyance en la primauté de ces forces, de l'exécution sur la conception, de la mission sur le facteur «Ennemi», de la volonté sur l'intelligence.

Grandmaison développe ses thèses sur l'offensive à outrance dans ses célèbres conférences de 1911, traitant de la tactique des grandes unités et non de celle des corps de troupe. Ses idées passent dans la doctrine officielle à la veille des hostilités avec la *Conduite des grandes unités* du 28 octobre 1913, le *Service des armées en campagne* du 2 décembre 1913 et le *Règlement d'infanterie* du 20 avril 1914. Ces règlements, mieux structurés que les précédents, ne provoquent plus la confusion entre la tactique, la tactique générale et la stratégie. Il faut admettre que la doctrine de l'*offensive à outrance*, contrairement à celle de la manœuvre napoléonienne, établit un équilibre entre l'offensive et la défensive, entre l'emploi du feu et du mouvement, sa conception du combat est bien moins schématique. Son caractère offensif est à peine plus marqué que celui de la doctrine précédente. A noter qu'en Allemagne, la doctrine est également très offensive.

Vu leurs dates de parution, les nouveaux règlements ne peuvent pas être appliqués dans les troupes en août 1914! «La doctrine de Grandmaison n'est pas responsable des hécatombes de l'automne 1914. (...) elle ne contenait pas la plupart des grands défauts qu'on lui a attribués (...)» Il faut rechercher les causes des hécatombes de l'automne 1914 dans l'application de la théorie de la *manoeuvre napoléonienne* au cours de la décennie qui a précédé le début du conflit!

«(...) le degré général d'instruction de l'armée française était faible à la veille de la Première Guerre mondiale, tant en ce qui concerne les cadres que la troupe»; les revers sanglants subis par l'armée française au début du conflit s'expliquent par des pratiques défectueuses, qui relèvent de la méconnaissance et de la non-application de la technique de combat, de la doctrine, et pas de la doctrine elle-même. L'armée manifeste un esprit offensif, mais ne possède pas les procédés adaptés qui permettraient de mener les offensives de manière efficace et peu coûteuse en hommes.

Les problèmes rencontrés par l'armée française en 1914 tiennent donc moins à ses armements, à la doctrine de l'*offensive à outrance*, d'ailleurs souvent mal définie par les historiens, qu'à des interprétations contestables de la *manoeuvre napoléonienne* par les troupes, à une mauvaise instruction, à un corps d'officiers dont la valeur laisse à désirer. Les mauvaises pratiques des troupes, plus que le contenu des règlements, sont responsables des hécatombes des débuts de la Première Guerre mondiale.

Tout cela ressort des cours de l'Ecole supérieure de guerre, de l'énorme corpus des ouvrages et articles écrits à une époque où, selon Georges-Henri Soutou, la pensée et la parole

militaires étaient libres. De cette énorme masse, la thèse de Dimitry Queloz tire des réponses claires et très souvent nouvelles, ce qui lui vaut l'honneur d'être publiée à Paris.